

Le monastère tibétain le plus vieux d'Europe

Cœur spirituel de la communauté tibétaine de Suisse depuis 1968, le monastère de Rikon, perché sur une colline boisée du canton de Zurich, abrite sept moines et un abbé. Visite avec l'ethnologue Philip Hepp qui gère l'aspect séculier de l'institut monastique.



L'ethnologue alémanique Philip Hepp collabore étroitement avec les moines.

Du tibétain, quelques mots d'anglais, un ou deux d'allemand: difficile de communiquer avec les moines, plutôt réservés, présents le jour de notre passage à l'Institut tibétain de Rikon, dans la vallée zurichoise de la Töss, non loin de Winterthur. Mais heureusement, un interprète, dont le travail est de faire le pont entre les deux mondes, la Suisse et le Tibet, est là pour nous aider.

L'ethnologue alémanique Philip Hepp est en charge de l'aspect séculier du plus ancien monastère tibétain d'Europe. Marié à une Tibétaine, ce fin connaisseur du pays des neiges éternelles, qu'il visite régulièrement, a un agenda très chargé.

«En tant que référence spirituelle de tous les Tibétains d'Europe, le monastère a une grande responsabilité et de nombreuses missions. Elles vont de l'accompagnement spirituel à la préservation de la culture – à travers notre bibliothèque et notre maison d'édition

et des cours de langue tibétaine – à l'organisation d'événements importants. La cérémonie du Nouvel An ou l'anniversaire du dalaï-lama attirent ici jusqu'à un demi-millier de personnes.»

Les deux cerfs et la roue

De loin, le bâtiment blanc de quatre étages perché sur une colline du village de Rikon n'évoque pas un monastère. Mais la présence sur le toit d'une petite tour dorée et, aux alentours, de drapeaux de prières tibétains colorés trahissent la nature religieuse du site.

«L'extérieur, fonctionnel, ne correspond pas à un modèle architectural sacré tibétain; ce n'était pas le but. L'agencement intérieur, en revanche, répond aux exigences d'un monastère tibétain», souligne notre guide en nous faisant passer, en amont de l'édifice, la porte d'entrée surmontée de la représentation dorée de deux cerfs et de la roue du dharma, symboles des premiers enseignements de Bouddha. Ce niveau

abrite la chambre personnelle du dalaï-lama, le secrétariat et une salle où ont lieu des cours et des réunions. Des visites guidées sont organisées chaque mois: des centaines d'élèves, alémaniques surtout, visitent le monastère chaque année dans le cadre de l'enseignement des religions.

Dans les étages inférieurs vivent sept moines et leur abbé dans des chambres modestes tout juste assez grandes pour accueillir un lit et un bureau. La moitié habitent sur place – dont un depuis l'ouverture du monastère, en 1968. L'autre change tous les trois à six ans: «L'un des buts du dalaï-lama, avec cette rotation, est de permettre aux moines d'acquérir des connaissances



Fondation à but non lucratif, le monastère est surtout financé par des dons.

en sciences naturelles et d'aborder d'autres manières de penser qu'ils ramèneront ensuite en Inde pour en faire profiter leurs communautés», explique Philip Hepp en nous guidant vers les étages où se trouvent la cuisine et la salle à manger. Sans oublier la salle de prière où trône un portrait grandeur nature du dalaï-lama.

Une voiture pour tous

Formés durant des années dans des monastères accueillant des milliers d'étudiants en Inde, où se trouve le gouvernement tibétain en exil (lire encadré page 36), les moines possèdent un niveau d'études très élevé en bouddhisme – l'équivalent d'un doctorat en théologie. Par contre, ils ne reçoivent généralement pas d'enseignement en mathématiques, en chimie, en physique ou en biologie. Des professeurs viennent donc à l'institut chaque semaine pour leur permettre de combler certaines lacunes.



La salle de prière, avec un portrait grandeur nature du dalaï-lama.

Le repas se déroule dans un calme presque complet. Un des quatre moines présents parle un peu l'anglais. D'habitude, Philip Hepp profite de ce moment pour régler certains détails logistiques. «Nous avons une voiture pour tout le monde et deux moines sur huit seulement ont le permis de conduire. Il faut

donc bien planifier les déplacements.» Les moines assurent en moyenne chaque semaine deux cérémonies de prière en lien avec des funérailles. Attirant jusqu'à une centaine de personnes, elles peuvent se dérouler sur sept semaines, du décès à la crémation en passant par d'autres étapes importantes pour les

La compassion dans l'action

La Société d'amitié suisse-tibétaine (SAST) est engagée depuis 1983 en faveur des droits du peuple tibétain, explique **Tenzin Wangmo**, coresponsable de la section romande, fondée en 2018 et comptant quelque 200 membres (sur 1600 au total) entre le Valais, Fribourg, Genève et le canton de Vaud. «Elle est la plus grande ONG en faveur des relations entre le Tibet et la Suisse», souligne la représentante qui cherche à créer des groupes dans les cantons de Neuchâtel et du Jura.



Un engagement d'autant plus important depuis la signature de l'accord de libre-échange avec la Chine en 2013. «Nous avons observé, dès ce moment, un certain désengagement de la part des autorités helvétiques à l'égard des Tibétains et du respect de leurs droits en Suisse», observe Tenzin Wangmo. Née en Inde de parents tibétains exilés, cette femme a passé une partie de sa vie en Allemagne avant d'enseigner dans le canton d'Appenzel Rhodes-Extérieures et de se marier avec un Tessinois dans le canton de Vaud.

«Nos membres ont des profils très variés, mais ils se rejoignent sur la compassion dans l'action. René Longet (*ndlr*: ancien élu genevois et cofondateur du groupe parlementaire Tibet), avec qui je dirige la section romande, est mû par des idéaux humanistes et son intérêt pour la spiritualité tibétaine, sans oublier la défense de l'environnement. Toutes ces questions se cristallisent au Tibet, où les habitants et la nature sont menacés par la violence de la répression chinoise et par des projets miniers géants sur le plateau tibétain, troisième réservoir mondial d'eau douce.» |



Des drapeaux de prières apparaissent sur les sentiers entourant le foyer spirituel des Tibétains.

bouddhistes. «En général, on réclame la présence de plusieurs moines. Les Tibétains de la jeune génération restent liés aux traditions. Répondre à toutes les attentes demande beaucoup d'énergie. L'apport des jeunes moines arrivant d'Inde est plus que bienvenu.»

L'œuvre des frères Kuhn

A l'instar des chrétiens, les bouddhistes tibétains connaissent différentes traditions dont les quatre principales – Nyingma, Kagyu, Sakya, Guéloug – sont représentées au monastère de Rikon depuis 2006. La mission de l'institut est

d'autant plus importante qu'au Tibet, la répression a saigné la communauté religieuse: en trente ans, indique la Société d'amitié suisse-tibétaine (lire encadré page 35) dans un rapport paru cette année, elle aurait causé la mort de 110'000 nonnes et moines et le retour à la vie séculière de 250'000 autres sur 600'000 membres en tout. Quant aux monastères, près de 90% ont été détruit ou endommagés depuis 1954. La plupart durant la Révolution culturelle, de 1966 à 1976.

«C'est à Henri et Jacques Kuhn que les Tibétains de Suisse doivent leur mo-

nastère», rappelle, en guise de conclusion, Philip Hepp. Il fait référence aux fondateurs de la fabrique de poêles et de casseroles du même nom dans le village de Rikon. Touchés par l'exil des Tibétains dans les années 1960, les frères Kuhn ont offert aux réfugiés un logement et un travail. Estimant que les Tibétains de Suisse avaient besoin d'un foyer spirituel et culturel, les entrepreneurs, alors très influents dans la région, ont acheté des terrains à dix minutes de l'usine. «Les travaux ont débuté sur la colline en 1967 pour s'achever un an plus tard.»

Si le dalaï-lama n'a pas été autorisé, pour des raisons politiques, à assister à l'inauguration en 1968, il s'est rattrapé depuis en visitant l'institut monastique une quinzaine de fois. Aujourd'hui, plus des trois quarts de la communauté tibétaine de Suisse – environ 8000 personnes (lire EM41) – vit à une heure du monastère, la majorité dans les régions qui jadis embauchèrent les réfugiés de l'invasion chinoise. |



Le dalaï-lama en 2005, lors d'une de ses quinze visites au monastère de Rikon.

Chef spirituel?

L'occupation chinoise du Tibet a débouché sur l'exil de Tenzin Gyatso, l'actuel dalaï-lama. C'est à Dharamsala, au pied des montagnes s'élevant entre cette ville du nord de l'Inde et le Tibet, qu'il installe son gouvernement en 1963. Celui-ci se base sur des valeurs démocratiques formalisées en 1991 dans la Charte des Tibétains en exil. Régulièrement amendé, ce texte prône depuis trente ans le principe de la voie du milieu: il réclame l'autonomie du Tibet – et non son indépendance – par le biais d'une lutte non-violente.

En 2001, un Premier ministre du gouvernement en exil est choisi pour la première fois au suffrage direct. Nommé pour un mandat de cinq ans renouvelable une fois, il reste néanmoins subordonné à l'autorité du dalaï-lama. Tout change en 2011, quand le dalaï-lama renonce à son pouvoir temporel. S'il n'est plus le leader politique des Tibétains à partir de cette date, le prix Nobel de la paix 1989 demeure leur chef spirituel et, pour la diaspora, son avis pèse plus lourd qu'aucun autre. Cela explique pourquoi Penpa Tsering, élu en avril 2021 Premier ministre du gouvernement tibétain en exil, reste peu connu sur la scène internationale. |